

“ Remembering Partition ” : quelles sources pour une histoire des femmes dans la Partition de l’Inde ?

Anne Castaing

► **To cite this version:**

Anne Castaing. “ Remembering Partition ” : quelles sources pour une histoire des femmes dans la Partition de l’Inde?. Mémoires en jeu, Association Mémoire des signes - Editions Kimé, 2020. halshs-02520209

HAL Id: halshs-02520209

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-02520209>

Submitted on 26 Mar 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« Remembering Partition » : quelles sources pour une histoire des femmes dans la Partition de l'Inde ?

Anne Castaing, CNRS/CEIAS

Introduction

Depuis les années 1990 et le *Partition Turn* qui accompagna le renouveau historiographique insufflé par les *Subaltern Studies*, la Partition de l'Inde (1947) a donné lieu en Asie du Sud à un inépuisable réexamen transdisciplinaire (bien que principalement historique), visant tant à restituer une mémoire populaire amplement occultée depuis 1947, qu'à examiner les effets à terme de cette « longue Partition ». Comme l'a judicieusement commenté Gyanendra Pandey (2001), premier véritable historiographe de la Partition, ce qui resta longtemps à en dire furent les dramatiques conséquences humaines ; autrement dit, une histoire sociale de la violence et de l'exil occultée, après l'Indépendance, par le projet nationaliste de glorification de la jeune nation. Or, si l'histoire orale s'imposa pour diverses raisons (celle de la pénurie des sources écrites, mais aussi d'une nécessité de « tout dire » formulée par les témoins et survivants), la problématique ne fut pas tant celle du « seul témoin¹ » que des enjeux symboliques qui s'agrégèrent au récit des violences inouïes de la Partition, et plus particulièrement des violences genrées.

Cet article vise à retracer la reconstruction récente, par les *Subaltern Studies*, d'une histoire sociale et populaire de la Partition, en montrant que cette démarche ne put se faire sans la mobilisation de différentes méthodes et différentes approches, réputées non-historiques ou discutées par les historien.ne.s : la mémoire, la littérature, les émotions. Je montrerai donc comment ces trois matériaux ont pu contredire et/ou enrichir une histoire « traditionnelle », « rationnelle » ou élitiste et de la Partition de l'Inde, considérée comme incomplète ou contrefactuelle, en révélant notamment les histoires subalternes (et notamment, l'histoire des femmes) ; enfin, je montrerai quels ont pu en être les écueils et les dangers.

Ecrire la Partition de l'Inde

Le 15 août 1947, l'Inde obtenait son indépendance après plus d'un siècle de lutte anticoloniale, bercée par l'idéal de la « grande démocratie composite » rêvée par Jawaharlal Nehru. Au même moment, le sous-continent indien donnait naissance à un nouvel État, le Pakistan, issu des revendications du parti de la Ligue Musulmane et de l'idée grandissante d'une incompatibilité irrévocable des communautés hindoue et musulmane. Tracées à la hâte par l'administration coloniale, les frontières de ce nouvel État, disloqué entre l'extrême ouest et l'extrême est du Sous-continent, ne sont dévoilées que le 17 août et ne tiennent compte que de données (presque exclusivement) démographiques. Dans l'ensemble, les régions à majorité musulmane sont données au Pakistan, et celles à majorité hindoue ou sikhe à l'Inde. Les États du Panjab à l'ouest et du Bengale à l'est sont divisés, et la Partition s'accompagne d'un exode massif des deux côtés de la frontière entre l'Inde et la nouvelle nation pakistanaise, donnant lieu entre communautés hindoue, musulmane et sikhe à des massacres d'une violence inouïe perpétrés par des populations paniquées et désorientées. Bien que l'ampleur du drame reste difficile à évaluer, on parle de près d'un million de morts et de dix à douze millions de personnes déplacées, sans même évoquer les viols, les pillages et les dizaines de milliers de

¹ En référence à l'article bien connu de l'historien Carlo Ginzburg (« Just one witness ») qui, dans le contexte de l'histoire de la Shoah, conteste les approches historiennes relativistes (et notamment le « Linguistic Turn ») qui eurent pour effet de décrédibiliser les témoignages des survivants, pourtant parfois seules sources disponibles.

femmes kidnappées. Des deux côtés de la frontière, les métropoles de Delhi, Lahore, Karachi et Calcutta s'emplissent de réfugiés, progressivement pris en charge par l'administration centrale qui peine à résoudre ce flot monumental. La naissance des deux nations s'effectue ainsi dans la haine, le sang et l'exil, qui ancrent de façon durable ce que le politologue Sunil Khilnani qualifie d'« indicible tristesse qui réside au cœur de l'idée de l'Inde » (Khilnani, p. 288).

Les Subaltern Studies, dont les premiers travaux furent plutôt consacrés à l'Inde coloniale², s'intéressèrent assez rapidement à l'histoire de la Partition, inféodée selon eux à un grand récit nationaliste glorifiant l'unité de la nouvelle nation, et délaissant donc l'histoire de la violence et de l'exil ainsi que ses conséquences à long terme sur les populations. Cet intérêt pour la Partition fut également favorisé par un contexte de regain de tensions intercommunautaires : les pogroms anti-sikhs en 1984, suite à l'assassinat d'Indira Gandhi par son garde du corps sikh ; les pogroms antimusulmans à Delhi et Bombay en 1992, suite à la destruction de la mosquée d'Ayodhya ; les pogroms antimusulmans au Gujarat en 2002. Beaucoup l'écrivirent (notamment : Butalia ; Pandey ; Saint), ces différents épisodes ramenèrent douloureusement les survivants quelques décennies en arrière, et imposèrent pour nombre d'historiennes et d'historiens un examen des tensions intercommunautaires en Asie du Sud.

Si des travaux émergèrent dès le début des années 1990, la première véritable historiographie de la Partition fut publiée en 2001 par Gyanendra Pandey. Dès son titre, *Remembering Partition* témoignait de sa volonté de mobiliser une mémoire longtemps laissée pour compte. Co-fondateur des Subaltern Studies, Pandey, dont les travaux portaient sur les conflits intercommunautaires en Asie du Sud, détourna de fait le collectif de son prisme exclusivement colonial en s'intéressant non seulement à l'histoire de la Partition de 1947 mais surtout à son historiographie. Dans cet ouvrage, il entend « contrecarrer les assertions et les dénégations de l'histoire » (Pandey 2001, p. 4), mettre en évidence le projet nationaliste qui oblitère la violence et la déshistoricise, et dénoncer les discours recommandant d'« oublier ce moment sombre de l'histoire » (Ibid., p. 58, citant l'historien Javed Alam). De fait, Pandey en appelle plutôt au souvenir : se souvenir par les petites histoires, les récits de vie ou la littérature comme témoin des mentalités ; dépasser le « non-racontable » qui, pour Pandey, est un moyen de taire la violence ; fournir, par une histoire sociale, des « lieux de mémoire » pour les communautés, lieux de mémoire qui continuent, en Inde, à faire cruellement défaut.

Outre une vaste production historique qui accompagna ou suivit les travaux de Pandey (Hasan ; Chatterji ; Khan ; Zamindar), de nombreuses disciplines s'emparèrent elles aussi de la Partition et de ses effets à long terme : sciences politiques, anthropologie, études littéraires, études cinématographiques, sociologie et psychologie contribuèrent à lever le voile sur cette expérience fondatrice de l'histoire moderne du sous-continent indien.

Le problème qui se posa, et que Gyanendra Pandey met immédiatement en évidence dans son ouvrage, est la question des sources nécessaires à ce réexamen entrepris par les Subaltern Studies. La nature même de la violence la rendait difficile à documenter : il ne s'agissait pas d'une violence organisée par un État ou une puissance quelconque, comme ce fut le cas pour la Shoah par exemple (en conséquence, plus documentée), mais d'une violence « ordinaire », perpétrée entre voisins et sur des sites aléatoires, sans archives ou dont les archives furent détruites ou éparpillées (Pandey, 2001, p. 67-69). Les rapports de police ou dépôts de plainte, sources les plus évidentes pour mesurer la violence, étaient rares : la violence étant partagée, peu de plaintes furent déposées, et nombreuses furent celles qui disparurent au fil du temps ou dans les incendies de 1947-48 ; de plus, aucune arrestation, procès ou sanction légale, même dans les cas avérés, ne put en témoigner. L'absence de sources fut par ailleurs propice à une réflexion sur la nature même de ces sources : comment témoigner de la violence et de la

² Voir notamment *Elementary Aspects of Peasant Insurgency in Colonial India* (1993), l'ouvrage phare de l'historien Ranajit Guha, l'un des 8 fondateurs du collectif des Subaltern Studies.

douleur de l'exil ? Comment laisser entendre les voix et les consciences subalternes oubliées par les sources traditionnelles de l'historien.ne ?

De cette réflexion s'imposa la nécessité de recourir aux témoignages, jusque-là peu mobilisés : se multiplièrent les initiatives d'histoire orale comme les recueils d'entretiens, pas ou peu édités, avec des témoins des violences et des exilés (Butalia ; Talbot ; Bhalla, 2006). Les récits de vie, qui en appelèrent d'autres, furent perçus comme nécessaires voire thérapeutiques, rappelant l'absence de lieu de mémoire de la Partition³. Nombre d'historien.ne.s engagé.e.s dans des travaux sur la Partition mobilisèrent également des histoires familiales liées aux massacres et/ou à l'exil, et les introductions des livres d'histoire se chargèrent de fragments personnels. Enfin, depuis 2017, l'impressionnant projet « 1947 Partition Archive » incite les témoins à « partager leur histoire » (« Share a story »), et a récolté à ce jour plus de 5600 récits individuels, stockés sur une plateforme en ligne à usage restreint.

Pourtant, l'histoire orale n'est pas sans poser de nombreux problèmes, en particulier quand sa formulation est tardive. Aux évidentes questions de défaillance de la mémoire s'ajoute celle de sa manipulation : sa manipulation par la construction d'un « imaginaire national » qui glorifie l'entrée dans l'indépendance ; mais aussi par la multiplication d'images véhiculées par la littérature et le cinéma, qui se sont très tôt emparés de la Partition et ont recouvert les mémoires d'un imaginaire chargé de fantasmes. Enfin, si la mémoire est mobilisée lors d'entretiens, parfois filmés, au moins enregistrés, s'y superpose la question de la culpabilité et/ou de la honte, d'avoir perpétré la violence comme d'en avoir été victime, en particulier chez les femmes ou les enfants. « Travailler sur la mémoire n'est jamais simple », écrit l'historienne Urvashi Butalia (1998, 16). Pourtant, continue-t-elle :

La façon dont les gens choisissent de se rappeler un événement ou une histoire est au moins aussi importante que ce que l'on appelle les « faits », car, après tout, ces faits ne sont pas des données qui tombent sous le sens ; ils sont plutôt des interprétations que se rappelle ou qu'a enregistrées tel ou tel individu (1998 : 16).

La mémoire est perçue non comme une « source primaire » mais, à la manière de la littérature, comme une « construction » qui témoigne dans ses ellipses et son champ lexical, par exemple, de l'expérience douloureuse.

Comme le soulignèrent nombre d'historiennes et d'historiens à partir des années 1990, il est vrai que la littérature dite « de la Partition » (majoritairement de la fiction, mais aussi de la poésie) offre de riches alternatives aux grands récits des histoires nationales, et notamment dans la représentation de la violence et du désespoir. Les années 1947-1955, qui furent celles des violences et des déplacements massifs, donnèrent lieu à une production littéraire de grande ampleur, en hindi, panjabi, ourdou, bengali et anglais. En cette première période, les nouvelles et romans visèrent plutôt à raconter les violences (par des scènes parfois sordides de meurtres et/ou de viols) et à dénoncer leur absurdité de façon frontale ou par l'ironie ; certains regrettant l'époque où les communautés vivaient paisiblement côte à côte ; certains estimant que le peuple ferait les frais d'une politique du « diviser pour régner », de l'empressement des Britanniques à quitter l'Inde ou de l'inconséquence des élites nationalistes. La nostalgie de la terre perdue caractérise des œuvres plus tardives, dans les années 1970-80 par exemple.

En 1994 (Bhalla) et 1995 (Hasan ; Cowasjee et Duggal), des centaines de nouvelles écrites en différentes langues et à différentes périodes furent traduites en anglais et compilées dans trois volumineuses anthologies, quand d'autres, souvent moins générales, émergèrent par la suite

³ À l'exception, depuis deux ans, d'un musée dans la ville panjabie d'Amritsar, en Inde.

(Fraser, 2005, sur le Bengale ; Saint, 2001, sur la traduction). Ce type de représentations littéraires permet de « trouver des explications cohérentes aux passions irrationnelles » (Bhalla, 1994, p. 25), offrant « à leurs auteurs une voix dans les débats peu concluants sur l'Indépendance et la Partition » (Hasan, 1995, p. 9).

Pourtant, comme celui des témoignages, l'usage de la littérature n'est pas sans poser certaines questions. À de nombreux égards, elle reproduit les « assertions et les dénégations » de l'histoire dont parle Pandey, en particulier pendant la première période : les récits fourmillent de stéréotypes (qui sont souvent les mêmes : maisons brûlées, trains chargées de cadavres, femmes violées) ; ils servent très souvent le grand récit nationaliste dans leur façon d'expliquer le présent comme d'imaginer le passé ; enfin, ils dévalorisent le récit subjectif au profit d'un « grand récit » objectif de l'histoire, presque exclusivement à la troisième personne, faisant de cette histoire « l'histoire d'un autre » comme l'écrit Pandey⁴. En résumé, si la violence est montrée, son expérience reste absente de ces récits.

Reconstruire l'histoire des femmes

Rédigés en 1948-49, publiés en ourdou en 1974 puis traduits en anglais en 2011, les mémoires de la travailleuse sociale Anis Kidwai constituent un document rare, non seulement de par la nature des événements dont il traite et les modalités originales de ce traitement, mais également en raison de l'usage effréné qu'en firent les historien.ne.s du *Partition Turn*, et notamment Pandey. Dans *Āzādī kī chāoṅ meṅ* (« Dans l'ombre de la liberté »), tout commence pour Anis Kidwai, musulmane indienne d'une quarantaine d'années, par un drame décisif : l'assassinat de son mari, alors administrateur local à Musoorie (petite ville des contreforts de l'Himalaya) lors des émeutes de la Partition. Elle y raconte ensuite son engagement auprès de Gandhi et des travailleurs sociaux dans l'aide aux réfugiés à Delhi, puis dans la campagne gouvernementale de récupération des femmes kidnappées durant les émeutes de la Partition. On comprend dès lors l'intérêt des historien.ne.s pour cet ouvrage, qui mobilise l'histoire « référentielle » (la traduction anglaise contient d'ailleurs des photos d'archives, absentes de la version originale) et revendique un pacte d'écriture authentique, tout en valorisant la subjectivité de l'expérience de la Partition : le « je » est omniprésent et les émotions sont prégnantes, voire essentielles au récit de l'histoire : douleur, stupeur, effroi, peur, désespoir, mais aussi joie intense, espoir et amour parsèment le récit. Enfin, Anis Kidwai ponctue fréquemment la formulation de ses émotions, comme pour les expliciter, par des citations de poètes majeurs de la culture indo-musulmane, qui font donc partie de l'imaginaire collectif de cette communauté à laquelle elle s'adresse en premier lieu. Elle documente ainsi par l'émotion une expérience individuelle mais également une expérience collective de la Partition, une expérience du peuple et de la douleur, qui est précisément là l'image manquante que les historien.ne.s des Subaltern Studies cherchèrent, par des moyens souvent non-historiques, à restituer. De plus, elle dévoile ce qui resta longtemps l'une des zones d'ombre de l'Histoire de la Partition, l'histoire des femmes : en tant que narratrice d'une expérience personnelle, mais aussi dans la thématique principale de ses mémoires, le sort des femmes kidnappées.

La spécificité de l'histoire des femmes durant la Partition tient tant à la violence extrême dont elles furent les victimes qu'à la portée symbolique de cette violence qui, comme l'écrivent les historiennes Kamla Bhasin et Ritu Menon, n'échappa à personne :

⁴ En particulier dans son article « The prose of Otherness » (1994), où il montre comment les histoires de la Partition refoulent la violence en en faisant le langage des autres, des ennemis, des foules barbares et irrationnelles, tissant ainsi une « prose de l'altérité ».

La signification matérielle, symbolique et politique de l'enlèvement des femmes a été comprise par les femmes elles-mêmes, par leurs familles, par les communautés, par les dirigeants et par les gouvernements. Le fait de s'approprier les femmes par mesure de rétorsion constituait à la fois une affirmation identitaire et une humiliation pour la communauté rivale. Quand il s'accompagnait d'une conversion et d'un mariage forcé, l'enlèvement pouvait être considéré comme un outrage à l'honneur de la famille, de la communauté et aux sentiments religieux (1998, p. 118).

De fait, hormis les viols et les mutilations, que l'on peut difficilement chiffrer mais qui inondent la littérature, les enlèvements (généralement suivis de viols et/ou de mariages et conversions forcés) furent eux aussi monnaie courante, relativement documentés et chiffrés à plus de 75 000 entre l'Inde et le Pakistan, principalement au Panjab (voir Bhasin et Menon, Appendix II, p. 264-267). Les ouvrages pionniers d'Urvashi Butalia (*The Other Side of Silence*) comme de Ritu Menon et Kamla Bhasin (*Borders and Boundaries*) focalisent tant sur ces enlèvements massifs que sur leur généalogie symbolique, rendue évidente par les efforts mis en place par les deux gouvernements indien et pakistanais à mettre en place, après 1947, des campagnes de récupération des femmes enlevées. En Inde, le *Abducted Persons (Recovery and Restoration) Act, 1949* voté le 28 décembre 1949, avait pour ambition de fournir un cadre légal à une situation complexe visant à la fois des femmes et des mineurs de moins de 16 ans des deux sexes (éventuellement réinstallé.e.s depuis au maximum deux ans, ayant éventuellement fondé une famille, souvent converti.e.s, etc.). Des travailleuses et travailleurs sociaux, comme Anis Kidwai, entreprirent de retrouver la trace d'éventuelles femmes enlevées, mais aussi de favoriser leur accueil dans leur famille et communauté d'origine, ce qui posait d'évidents problèmes de pureté à la fois familiale, communautaire et même nationale ; plus encore que les enlèvements eux-mêmes, la question du « retour » mit en évidence la fonction symbolique des femmes et les enjeux liés à la préservation de leur corps dans l'imaginaire communautaire et national.

Ces enjeux, qui entremêlent violence, sexualité et pureté, rendirent plus complexe encore l'émergence de cette histoire spécifique qui, en dépit de certains travaux majeurs, demeure un champ marginal de la "redécouverte" récente de l'histoire de la Partition. Il est vrai que la question des sources fut là aussi problématique : la loi de 1949 et les textes qui l'accompagnèrent fournirent aux historien.ne.s un matériel conséquent, mais il est évident que les témoignages oraux souffraient, comme l'explique Urvashi Butalia, non seulement des apories de la mémoire mais également d'un indicible lié à la question des violences genrées et de la pureté communautaire. En d'autres mots, si l'histoire orale est venue combler les béances de l'histoire des femmes dans la Partition, elle n'en demeure pas moins une histoire parcellaire du fait même de la nature des questions qu'elle soulève.

Si la littérature s'est la première emparée de cette question, elle n'en constitue pas pour autant un matériel apte à dérouler une histoire des femmes. Les violences genrées et les enlèvements y sont légion (au point que la « femme violée » est devenue un *topos* de la littérature de la Partition, voir Veena Das), de même que l'épineuse question du sort des « femmes retrouvées⁵ », tout à fait délaissée par les historien.ne.s jusqu'à Butalia, Bhasin et Menon. Une étude approfondie des nouvelles d'une des 3 anthologies publiées en 1994-1995 montrerait ainsi une surreprésentation des personnages féminins (voir Castaing), et plus encore des personnages féminins victimes de violence. Mais une étude des modes narratifs montre aussi un fort déséquilibre entre cette surreprésentation des femmes et l'absence de discours propre de ces personnages féminins, en dehors de quelques dialogues très succincts et stéréotypés.

⁵ Voir notamment la nouvelle *Lājvantī* (1949), de Rajinder Singh Bedi ; les nouvelles *Khol do* (1952) et *Khudā kī qasam* (1953) de Saadat Hasan Manto ; le roman *Pinjar* (« Le Squelette », 1950) d'Amrita Pritam.

Ainsi, dans la nouvelle éponyme de Rajinder Singh Bedi (1949), Lajwanti est « retrouvée » puis rendue à son mari après un enlèvement dont le lecteur ne sait rien. Il est clair dans cette nouvelle que cette histoire de la violence ne peut être entendue car elle met en péril le couple même, quand l'enlèvement constitue paradoxalement le cœur de la nouvelle :

À ce moment-là, Lajwanti avait voulu tout raconter à son mari, mais Sunderlal [le mari] a dit : « Oublions le passé ! Tu n'as rien fait de mal, n'est-ce pas ? » [...] Ainsi, le chagrin de Lajwanti resta muré à l'intérieur de sa poitrine.

Cette nouvelle est assez typique d'un vaste corpus où les personnages féminins sont pour la plupart muets : l'on parle pour elles (qu'elles soient présentes ou absentes, mortes ou vives), et leur souffrance est prise en charge par des discours masculins, personnage ou narrateur. Les femmes constituent donc un objet privilégié dans les nouvelles de la Partition, mais rarement des sujets.

Conclusion

La littérature comme matériel privilégié de ce *Partition Turn* entrepris par les Subaltern Studies est donc pourtant un matériel à risque en ce qu'il reproduit, à de nombreux égards, les dénégations de l'histoire nationaliste : par une série d'images stéréotypées, la littérature produit une histoire déshumanisée car dépourvue de subjectivité, où les femmes, les enfants, les pauvres, sont privés de parole. Les femmes ne sont pas des sujets de l'histoire, mais des objets archétypaux de cette histoire. Du point de vue de l'historien.ne, c'est ce que résumait Bhasin et Menon quand elles écrivent :

Ce n'est pas que les femmes ont été tout à fait absentes des histoires de la Partition, ou même des archives officielles; c'est juste qu'elles y figurent de la même façon qu'elles ont toujours figuré dans l'Histoire : comme objets d'étude plus que comme sujets (p. 2).

Les mémoires poignants d'Anis Kidwai constituent à cet égard une alternative intéressante aux archives traditionnelles de l'historien.ne, comme à une littérature trop stéréotypée car dépourvue du prisme de l'expérience. Ils sont instructifs en ce qu'ils posent, en creux, une question fondamentale : Comment écrire une histoire des femmes dans la Partition ? Comment écrire l'histoire des minorités et des subalternes, délaissés par les histoires nationales ? *Āzādī kī chāoṅ meṅ* conjugue de fait histoire et mémoire, témoignage, littérature et subjectivité, mobilise le registre émotionnel, individuel comme collectif, pour témoigner d'une expérience de l'histoire caractérisée par la douleur, mais aussi par la joie, par l'espoir et le désespoir. Il délaisse les stéréotypes sans délaisser l'imaginaire collectif et permet, en raison de sa nature hybride où se mêlent le référentiel et l'irrationnel, de repenser les modes d'écriture de l'histoire des femmes, en les situant au croisement de différentes méthodes, différentes approches et différents genres.

Anne Castaing (CNRS/CEIAS)

Bibliographie

Bhalla, Alok (dir.), 1994, *Stories about the Partition of India*, New Delhi, Indus.

Bhalla, Alok, 2006, *Partition Dialogues*, New Delhi, Oxford University Press.

Bhasin, Kamla, Menon, Ritu, 1998, *Borders and Boundaries. Women in India's Partition*, New Delhi, Kali for Women.

Butalia, Urvashi, 1998, *The Other Side of Silence. Voices from the Partition of India*, New Delhi, Penguin Books. Traduit en français par Françoise Bouillot (2002) sous le titre : *Les Voix de la Partition Inde-Pakistan*, Arles, Actes Sud.

Castaing, Anne (dir.), 2019, *Raconter la Partition de l'Inde*, Bruxelles, Peter Lang, 2019.

Chatterji, Joya, 2007, *The Spoils of Partition. Bengal and India, 1947-1967*, New Delhi, Cambridge University Press.

Cowasjee, Saros, Duggal, K.S. (dir), 1995, *Orphans of the Storm : Stories on the Partition of India*, New Delhi, UBSPD.

Das, Veena, 2006, "The figure of the abducted woman", in Hent de Vries (dir.), *Political Theologies: Public Religions in a Post-Secular World*, New York, Fordham University Press, 2006.

Ginzburg, Carlo, 1992, « Just one Witness », in Saul Friedlander (dir.), *Probing the Limits of Representation, Nazism and the "Final Solution"*, Cambridge Massachusetts, Harvard University Press, p. 82-96.

Guha, Ranajit, 1983, *Elementary Aspects of Peasant Insurgency in Colonial India*, Durham, Duke University Press.

Hasan, Mushirul (dir), 1995, *India Partitioned: The Other Face of Freedom*, New Delhi, Roli Books.

Khan, Yasmin, 2007, *The Great Partition. The Making of India and Pakistan*, New Haven, Yale University Press.

Khilnani, Sunil, 2005, *L'Idée de l'Inde*, Paris, Fayard.

Kidwai, Anis, 1974, *Āzādī kī chāom meṅ*, New Delhi, Qaumi Ekta Trust. Traduit en anglais sous le titre *In Freedom's Shade*, New Delhi, Penguins, 2011.

Saint, Tarun K., 2001, *Translating Partition: Essays, Stories, Criticism*, New Delhi, Katha.

Saint, Tarun K., 2010, *Witnessing Partition: Memory, History, Fiction*. New Delhi, Routledge.

Pandey, Gyanendra, 1994, « The Prose of Otherness », in D. Arnold and D. Hardiman (dir.), *Subaltern Studies VIII*, New Delhi, Oxford University Press, p. 188-225.

Pandey, Gyanendra, 2001, *Remembering Partition: Violence, Nationalism and History in India*. Cambridge, Cambridge University Press.

Singh Bedi, Rajinder, [1949] 1994, *Lajvanti*, nouvelle traduite de l'ourdou par Alok Bhalla, in A. Bhalla (dir.). *Stories about the Partition of India Vol. 1*. New Delhi, Indus, p. 55-66.

Talbot, Ian (dir.), 2006, *Epicentre of Violence. Partition Voices and Memories from Amritsar*, Delhi, Permanent Black.

Zamindar, Vazira Fazila-Yacoobali, 2007, *The Long Partition and the Making of Modern South Asia: Refugees, Boundaries, Histories*, New York, Columbia University Press.

Résumé

Cet article vise à restituer les différentes questions et problématiques soulevées par la reconstitution d'une histoire des femmes et des violences genrées durant la Partition de l'Inde (1947). Il s'intéresse notamment à la question des sources, cruciale pour les historien.ne.s des Subaltern Studies, en examinant les écueils tant des témoignages que de la fiction, pourtant amplement mobilisés.

Abstract

This article aims to reconstruct the different issues raised by the reconstruction of a history of women and gendered violence during the Partition of India (1947). It notably focuses on the issue of historical sources, which has been crucial for the historians of the Subaltern Studies, by examining the pitfalls of both personal narrative and fiction, which both have been widely mobilized.

India – Partition – Memory – History of women – Literature – Subaltern Studies.